



HAL
open science

Le temps partagé de la sensation olfactive

Joël Candau

► **To cite this version:**

Joël Candau. Le temps partagé de la sensation olfactive. Temps en partage : ressources, représentations, processus, 2009. halshs-01736670

HAL Id: halshs-01736670

<https://shs.hal.science/halshs-01736670>

Submitted on 18 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le temps partagé de la sensation olfactive

Joël CANDAU
Laboratoire d'anthropologie et de sociologie
« Mémoire, Identité et Cognition sociale » (LASMIC, E. A. 3179)
Université de Nice-Sophia-Antipolis

« Nous n'avons pas de raisons de penser que les irritations de surface de l'homme même investiguées jusque dans l'éternité se prêtent à une systématisation unique qui soit scientifiquement meilleure que toutes les autres¹. »

Ce que nous appelons une sensation est une représentation stabilisée, pendant un laps de temps plus ou moins long, du flux extrêmement mouvant des stimuli – des « irritations de surface » dirait Quine – qui nous sollicitent à tout instant. Objet d'un jugement, cette sensation devient alors une perception. Même si par convention nous assimilons ce laps de temps au présent de la sensation – ce que Quine appelle le « module » de la stimulation, où le présent est conçu comme une durée et non comme une coupure entre le passé et l'avenir² – la notion d'un présent qui dure est logiquement irrecevable. L'idée de la durée de la sensation, note Condillac, est en fait produite « par la succession des impressions qui se font sur l'organe ». Elle se conserve ou se reproduit « par la succession des sensations que la mémoire rappelle³ ». Le présent de la sensation est donc fait en réalité d'un passé et d'un présent en devenir, c'est-à-dire d'un enchaînement de séquences temporelles. Quoi qu'il en soit, cette représentation d'une sensation à la fois présente et durable est une sorte de socle expérientiel à partir duquel nous réussissons à croire en notre identité personnelle : de la durée de la sensation naît le sentiment durable du moi. C'est un *même* sujet qui perçoit la durée d'un stimulus visuel, tactile, auditif, olfactif.

Dans cet article, j'essaie de répondre à la question suivante : cette perception de la durée peut-elle être partagée, quantitativement et qualitativement, ce qui est une condition nécessaire pour qu'une expérience sensorielle puisse être qualifiée de sociale ou de culturelle⁴ ? Elle est nécessaire, certes, mais pas suffisante, car le partage peut être naturellement contraint. Se pose alors une nouvelle question : si la sensation est partagée, quelles en sont les modalités, naturelles et/ou culturelles ? Enfin, si l'on admet que le partage est pour une part culturellement contraint, ne faut-il pas s'attendre à des formes différenciées de ce partage, selon par exemple le contexte de la perception, ou selon le jugement porté sur la valence hédonique du stimulus (plaisant, neutre ou déplaisant), ou encore selon le jugement d'intensité ou de familiarité porté sur ce stimulus ? Pour répondre, je vais privilégier une hypothèse, banale, celle qui voit dans le langage l'expression culturellement orientée de nos expériences mondaines individuelles⁵. Peut-on repérer parmi les descripteurs olfactifs utilisés dans le langage naturel⁶ des termes qui évoquent davantage que d'autres la durée de la sensation ? Si tel était le cas, on pourrait alors supposer que quelque chose de cette durée, ou plus exactement de sa perception,

1. W. V. O. Quine, *Le Mot et la Chose*, p. 54.

2. *Ibid.*, p. 59.

3. É. Bonnot de Condillac, *Traité des sensations*, chap. IV, § 15.

4. J. Candau, « The olfactory experience: constants and cultural variables ».

5. J. Candau, « Langage naturel des odeurs et cognition sociale ».

6. C'est-à-dire à l'exclusion des descriptions techniques ou savantes qu'autorise par exemple le langage de la chimie.

est effectivement partagé par les individus qui vivent la même expérience sensorielle et qui en rendent compte par un même langage. Dans une première partie, après avoir rapidement présenté le programme de recherche qui a permis de produire les données ethnographiques, je rappellerai les caractéristiques de la physiologie de l'olfaction afin de souligner la spécificité de sa temporalité. Dans la seconde partie, je m'appuierai sur les données d'enquête pour argumenter en faveur de l'hypothèse d'un temps de l'expérience olfactive à la fois naturellement et culturellement partagé.

Anthropologie de l'olfaction

Depuis plusieurs années, je conduis des enquêtes auprès de diverses professions, dont les membres sont confrontés à des expériences olfactives à un moment ou un autre de leur activité et qui, le cas échéant, sont susceptibles de partager des manières de sentir⁷. Les premiers résultats de cette recherche renforcent l'hypothèse de l'existence d'une culture olfactive propre à chacun de ces groupes. Chez les parfumeurs (les « nez »), par exemple, on a pu attester l'élaboration d'une mémoire collective faite du partage de souvenirs olfactifs non autobiographiques. Cette mémoire est le fruit d'un apprentissage collectif fondé sur la contextualisation et la répétition de la perception. Récemment, cette recherche en milieu professionnel s'est infléchie dans une nouvelle direction. Il s'agit de mieux connaître les caractéristiques du langage naturel appliqué aux sensations olfactives : son étendue (le lexique), les catégories perceptives dont il rend compte ou qu'il permet de construire⁸, la signification qui lui est donnée par les locuteurs, les modalités du partage éventuel de cette signification par les membres des groupes professionnels qui ont vocation à l'utiliser de manière plus ou moins élaborée. L'objectif est donc d'arriver à une meilleure compréhension des modalités de la cognition partagée, définie ici comme l'organisation mutuellement contrôlée de la connaissance au moyen d'une communication intersubjective réussie. Plus largement, dans le cadre d'un travail interdisciplinaire réunissant anthropologues, psychologues, linguistes et chimistes, l'intention est de jeter les bases théoriques et empiriques (expérimentation, ethnographie des savoir-faire olfactifs) qui, à long terme, pourraient permettre aux équipes engagées⁹ dans ce programme de recherche d'apporter une contribution à la connaissance de toute la chaîne causale qui constitue l'événement « odeur », depuis la rencontre entre des molécules odorantes et des récepteurs olfactifs jusqu'aux manifestations comportementales – telles que le codage verbal des stimuli – laissant supposer un partage de l'expérience olfactive.

En quoi consiste cette expérience ? Dans notre espèce, l'odeur est la représentation subjective d'un événement objectif, celui de la rencontre entre des molécules volatiles odorantes et un corps physiologiquement capable de les percevoir. La stimulation olfactive est due à la circulation de ces molécules dans le courant respiratoire qui passe par les fosses nasales. Les molécules sont adsorbées dans la région supérieure de l'épithélium olfactif par des muqueuses tapissées de millions de neurones récepteurs. Ces neurorécepteurs effectuent un premier travail de reconnaissance des substances odorantes puis émettent un signal nerveux qui va informer le cerveau selon le cheminement qui suit. Depuis l'épithélium olfactif, leurs axones passent à travers l'ethmoïde pour se terminer dans le bulbe olfactif sous forme de glomérules. Le message est ensuite dirigé vers les structures du cortex olfactif primaire avant de rejoindre

7. J. Candau, *Mémoire et expériences olfactives. Anthropologie d'un savoir-faire sensoriel, passim*.

8. J. Candau, « El lenguaje natural de los olores y la hipótesis Sapir-Whorf ».

9. Laboratoire d'anthropologie et de sociologie Mémoire, Identité et Cognition sociale (EA 3179), Bases, Corpus, Langage (UMR 6039), Laboratoire de psychologie expérimentale et quantitative (EA 1189), Laboratoire des molécules bioactives et des arômes (UMR 6001) de l'université de Nice-Sophia Antipolis.

l'hippocampe, l'hypothalamus, le thalamus et le cortex orbito-frontal. Là, le message olfactif donne lieu à une représentation – donc un phénomène conscient et subjectif – de l'événement. Sauf cas pathologiques, les propriétés anatomo-fonctionnelles qui concourent à cette image olfactive sont les mêmes chez tous les êtres humains. Je passe sur plusieurs de ces caractéristiques pour insister sur l'une d'entre elles qui signe sans doute la spécificité de l'expérience olfactive de l'être humain. En association avec d'autres régions cérébrales, le stimulus est traité en même temps que les informations contextuelles, sensorielles (visuelles, auditives, tactiles) et émotionnelles (le syndrome de Proust, favorisé par la densité des connexions entre le tractus olfactif et le système limbique). Le traitement (identification et/ou dénomination, catégorisation, création d'une image olfactive) se fait à l'aide d'informations déjà mémorisées, elles-mêmes étroitement liées à l'environnement culturel (influences de la socialisation, des expériences et apprentissages olfactifs et gustatifs, des habitudes alimentaires, des pratiques cosmétiques, etc.) et à la biographie de l'individu. Au terme de ce traitement, le stimulus est encodé dans la mémoire à long terme sous forme d'une nouvelle trace olfactive : une connexion renforcée entre neurones.

Comme tout événement, cet événement « odeur » a une durée, celle de la sensation. Toute sensation, disait je crois Maine de Biran, *dure*. La perception de la durée d'intervalles de temps – dont les bases neurales sont documentées¹⁰ – et la possibilité de voyager dans ces intervalles soit vers le passé, soit vers le futur (MTT ou Mental Time Travel¹¹) sont des aptitudes cognitives indispensables dans de nombreuses activités humaines qui ont certainement joué un rôle essentiel dans la survie de notre espèce¹².

La notion de durée de la sensation renvoie à quatre temporalités distinctes :

- la durée qui précède la perception du stimulus,
- la durée de la sensation,
- la durée nécessaire pour recouvrer la sensation (on peut songer au conflit de mémoire que vit Proust lorsqu'il cherche à se souvenir de l'emplacement du grain de beauté d'Albertine¹³ ou, encore, à ses efforts répétés lorsqu'il s'expose narines et papilles ouvertes aux impressions gustato-olfactives laissées par la petite madeleine dans l'espoir de retrouver le temps perdu de la sensation et tout son contexte émotionnel),
- la durée du souvenir de la sensation (les souvenirs olfactifs, on le sait, sont très tenaces¹⁴, ceci dès la période néonatale et, même, prénatale¹⁵, même si tous n'ont pas la même espérance de vie).

Dans le présent texte, je ne vais évoquer que les deux premières temporalités : celle qui précède la perception du stimulus et celle qui donne lieu à la perception proprement dite. Pourquoi distinguer ces deux temporalités ? Parce qu'il serait erroné d'établir une équivalence entre l'événement olfactif considéré dès son origine, et la durée de la sensation proprement dite. En effet, une infime partie de cet événement ne fait l'objet d'aucun contrôle cognitif conscient. Elle n'est pas ressentie et ne constitue donc pas, à

10. Une étude neuropsychologique de D. L. Harrington *et al.* (« Cortical networks underlying mechanisms of time perception ») a montré que des lésions des aires préfrontales ainsi que celles d'aires pariétales inférieures, provoquaient un affaiblissement de la perception de la durée et d'autres tâches d'estimation du temps. Sur le rôle important de l'insula dans les processus temporels, voir D.-E. Bamiou *et al.*, « The insula (Island of Reil) and its role in auditory processing ». Voir également T. C. Handy *et al.*, « Cortical and subcortical contributions to the representation of temporal information ».

11. Selon T. Suddendorf et J. Busby (« Mental time travel in animals ? »), seuls les êtres humains sont capables de MTT, soit vers le passé (en faisant appel à leur mémoire épisodique), soit vers le futur, dans le but d'anticiper les événements ; voir aussi N. S. Clayton *et al.*, « Prometheus to Proust: the case for behavioural criteria for "mental time travel" ».

12. C. A. Marzi, « Two brains, one clock ».

13. Il se l'était rappelé, dit-il, « tantôt sur la joue, tantôt sur le menton » mais, en fin de compte, il s'aperçut qu'il était sur la lèvre supérieure au-dessous du nez : M. Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, p. 712.

14. J. Candau, « De la ténacité des souvenirs olfactifs ».

15. B. Schaal, L. Marlier et R. Soussignan, « Human foetuses learn odours from their pregnant mother's diet ».

proprement parler, une sensation. Il s'agit de la petite seconde¹⁶ qui précède la prise de conscience du stimulus et qui correspond au temps que met le message olfactif à parvenir jusqu'au cerveau en suivant l'itinéraire que j'ai résumé ci-dessus. Nous partageons tous ce temps de détection, ce phénomène de « conscience retardée¹⁷ » – qui, du point de vue de la réaction au stimulus, n'est probablement pas du temps perdu¹⁸ –, à quelques millisecondes près qui vont dépendre des traits idiosyncrasiques de notre appareil olfactif, de notre attention, de la probabilité d'occurrence de l'odeur, de notre état émotionnel¹⁹, etc.

À proprement parler, l'odeur n'existe qu'à partir de cette prise de conscience – qui, par ailleurs, n'intervient que si le stimulus a une intensité suffisante – et c'est donc sur cette partie consciente de l'événement que, désormais, je vais centrer mon propos. Comment décrire cette perception de la durée de la sensation olfactive ? D'une part, elle n'est pas infinie. En fait, elle est intrinsèquement fugace, en particulier parce qu'en présence prolongée d'un stimulus, la sensibilité fléchit (faculté d'adaptation des récepteurs) puis disparaît, pour renaître éventuellement en cas d'augmentation de l'intensité des émanations. D'autre part, cette perception de la durée est le résultat soit d'un sentir passif, soit du flairage qui accroît le débit aérien à des fins de détection ou d'exploration. Lors d'expériences menées en laboratoire, le temps moyen de flairage est de quatre secondes, une durée sans doute légèrement supérieure au sentir passif. Peu importe pour nous cette différence. Retenons simplement que pendant cette poignée de secondes, nous procédons à plusieurs tâches complexes : discrimination d'un stimulus à l'intérieur d'un flux sensoriel, identification éventuelle, appréciation de sa qualité, de son intensité et, au terme du processus, élaboration d'une image olfactive. Le temps que nous mettons à exécuter ces tâches dépend de plusieurs variables (le sexe peut-être²⁰, l'âge sans doute, notre compétence olfactive – naturelle et/ou culturelle – certainement, l'asymétrie narine gauche/narine droite²¹ marginalement), mais je souligne l'une d'entre elles qui aura son importance pour l'interprétation des données que je vais livrer dans la seconde partie : dans le cas d'un jugement hédonique, les odeurs désagréables sont traitées plus rapidement que les odeurs neutres et agréables²², avec comme corollaire une augmentation du rythme cardiaque des sujets²³. Je ne suis pas certain de l'explication qu'on peut en donner, mais peut-être doit-on y voir un phénomène adaptatif : nous aurions intérêt à détecter plus rapidement les mauvaises odeurs, certaines d'entre elles pouvant être toxiques même si, comme on le sait, il est impossible d'établir une relation d'équivalence entre ces deux caractéristiques.

16. C. Rouby et M. Bensafi, « Is there a hedonic dimension to odors ? », p. 154.

17. A. Damasio, « La conscience du temps », p. 113.

18. Voir B. Libet, *Mind Time: the Temporal Factor in Consciousness*, *passim*.

19. B. M. Pause, « Human brain activity during the first second after odor presentation ».

20. G. Brand et J.-L. Millot, « Sex differences in human olfaction: between evidence and enigma ».

21. G. Brand, J.-L. Millot et D. Henquell, « Complexity of olfactory lateralization processes revealed by functional imaging: a review ».

22. Par ailleurs, quand nous imaginons des odeurs, nous flairons (*sniffing*) plus profondément s'il s'agit d'odeurs plaisantes (par exemple chocolat) que déplaisantes (par exemple urine) : S.M. Kosslyn, « Understanding the mind's eye... and nose », p. 1124 ; voir également M. Bensafi *et al.*, « Olfactory activity during imagery mimics that during perception ».

23. M. Bensafi *et al.*, « Réponses émotionnelles aux odeurs : aspects psychologiques et psychophysiques », p. 193 et 198. Des données neuro-anatomiques, électrophysiologiques et psychophysiques « plaident en faveur de l'existence de deux sous-systèmes neuronaux distincts dans le traitement des odeurs plaisantes et déplaisantes » (p. 192).

Le temps partagé de l'expérience olfactive

Selon mon hypothèse initiale, c'est par l'intermédiaire du langage qu'est focalisée culturellement l'expérience sensorielle individuelle en fonction d'un certain ordre classificatoire, propre au groupe professionnel considéré. Cette hypothèse est congruente avec ce que l'on sait de l'apprentissage du langage : il consiste à produire les mots qu'il faut dans les circonstances adéquates, de telle sorte que leur énonciation suscite l'approbation d'un groupe de locuteurs. Certes, la focalisation culturelle des sensations olfactives a pour particularité de ne pas pouvoir être facilitée par un lexique stabilisé, comme il en existe pour décrire les couleurs. Pour cette raison, bien plus qu'avec les autres sens, ce langage ne reflète pas forcément de façon directe les capacités perceptives. Le plus souvent, la distance est grande entre les modalités perceptives des stimuli olfactifs, leurs constructions cognitives et les catégories sémantiques qui permettent d'en rendre compte. Dans un langage proche de celui de Quine, on pourrait dire que la nature des descripteurs olfactifs ne permet pas de décider de leur densité observationnelle²⁴ et ne peut donc garantir la constance de la signification-stimulus de locuteur à locuteur. Malgré tout, dans une certaine mesure, ces descripteurs rendent compte d'une expérience partagée et permettent d'établir un environnement cognitif mutuel.

Pour tenter de mettre en évidence un temps partagé de l'expérience olfactive, j'ai exploité les données suivantes : quarante-trois entretiens d'une à deux heures conduits auprès de soixante-douze informateurs exerçant les professions de parfumeurs, cuisiniers, œnologues, jardiniers, sommeliers, médecins légistes, employés de la morgue, fossoyeurs, thanatopracteurs, égoutiers, sapeurs-pompiers, infirmières²⁵. J'ai travaillé sur ces données selon deux méthodes : la première, classique, est une analyse du contenu des entretiens. Elle a permis de repérer cent trois descripteurs qui évoquent la notion de durée de la sensation (par exemple odeur ancrée, étouffante, qui reste, persistante, etc.). La seconde méthode, expérimentale²⁶, a consisté à utiliser un logiciel d'analyse de sémantique latente (le logiciel *Latent Semantic Analysis* ou LSA) pour évaluer la similarité ou la différence entre les contenus textuels correspondant aux entretiens menés auprès de chaque profession. L'objectif, dans les deux cas, est de déterminer s'il existe une différence interprofessionnelle dans la perception de la durée des sensations olfactives ce qui, du même coup, attesterait la réalité d'un partage intraprofessionnel de cette perception. À ce jour, la méthode classique reste plus performante que la méthode expérimentale.

Livrer l'ensemble des résultats obtenus à l'aide de la première méthode, sur les cent trois descripteurs, excéderait les limites de cette contribution. Je vais me borner à restituer les données sans doute les plus éloquentes, celles qui concernent les métiers en rapport avec les odeurs des corps humains, vivants ou morts, et qui mettent en évidence une caractéristique des odeurs bien attestée par les spécialistes de l'olfaction : leur caractère « invasif ». Les difficultés rencontrées pour se protéger des stimuli olfactifs, l'accès immédiat des messages au cerveau, tout concourt à faire de l'odorat un sens de l'intrusion. Sentir, c'est ouvrir et exposer son corps intime au monde extérieur. À cela, nul ne peut se soustraire, en particulier en présence des odeurs humaines très souvent situées sur le versant négatif de l'espace hédonique. De mes enquêtes auprès de professions exposées à cette catégorie d'odeurs, il apparaît que certaines effluves sont considérées

24. « [...] les phrases observationnelles, comme nous les avons identifiées, sont précisément ces phrases occasionnelles sur lesquelles il est à peu près certain qu'il y aura un ferme accord de la part de tous les observateurs bien placés », W. V. O. Quine, *op. cit.*, p. 80.

25. Les entretiens auprès des égoutiers, des jardiniers et d'un des œnologues ont été recueillis respectivement par Agnès Jeanjean, Aurélie Peticollot et Thierry Rosso, chercheurs au laboratoire d'anthropologie et de sociologie « Mémoire, Identité et Cognition sociale » de l'université de Nice-Sophia-Antipolis.

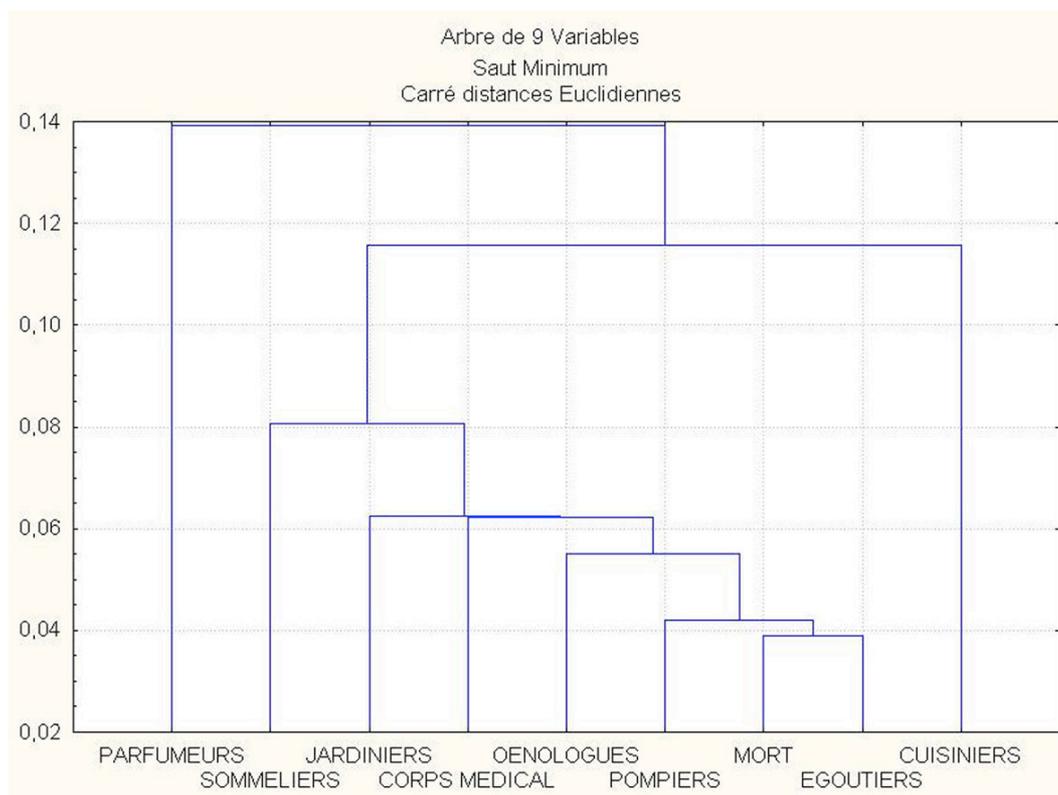
26. Méthode mise en œuvre par David Tisserand, du laboratoire de psychologie expérimentale et quantitative de l'université de Nice-Sophia-Antipolis.

comme plus agressives et plus durables que d'autres : elles donnent à la personne l'impression de l'imprégner physiquement et, même, de la pénétrer intimement et durablement. Ainsi, l'odeur d'un corps en état de putréfaction est décrite par les fossoyeurs comme une odeur qui « accroche²⁷ », « pique » et « rentre dans les cheveux ». Elle est « collante » dit l'un d'entre eux, utilisant le même descripteur qu'un sapeur-pompier qui, à l'instar de ses collègues, la qualifie encore de « puissante, bloquante, écœurante, pointue, perçante ». C'est une odeur « dérangement », qui « fait mal » et « nous tombe dessus », précise un fossoyeur ; on la « reçoit » et il faut donc s'habituer à la « prendre ». Elle « tient », y compris après avoir pris soin de changer de tenue, affirment plusieurs représentants de ces professions. L'un d'entre eux, à propos de « l'odeur de la souffrance » dégagée selon lui par les défunts dont l'agonie fut difficile, évoque « le bruit de l'odeur », suggérant à nouveau le caractère durable de la sensation olfactive. Selon un thanatopracteur, cette odeur « reste collée dans la bouche », on la « garde sur soi », et on doit ensuite la « porter », tel un fardeau. Elle « s'étale comme un chewing-gum », se « dépose dans les sinus », puis reste « ancrée au niveau du front » confirme, à Nice, un employé de la morgue municipale. Malgré les efforts déployés pour essayer de l'oublier, elle « reste présente dans mon esprit », ajoute un de mes informateurs. En milieu hospitalier, les odeurs du corps humain évoquent également le caractère durable de la sensation. Une odeur d'infection intense, estime une infirmière, « imprègne » ses vêtements et son corps, impression qui rejoint celle d'un fossoyeur décrivant l'ouverture de certaines tombes : « On est pris à la gorge, dit-il, l'odeur, vous l'avez sur les habits. » Une autre infirmière a l'impression « d'avalier » les odeurs dégagées par de mauvaises plaies, impression dont des employés de la morgue se protègent en se « mettant en apnée », pour « bloquer l'odorat ». Ils cherchent par ce moyen à s'abstraire de la durée, du temps de la sensation, rejoignant ainsi un employé des pompes funèbres, qui décrit l'odeur « épouvantable » d'une personne morte de noyade, retrouvée après un séjour prolongé dans l'eau, comme « une odeur à ne pas regarder ».

Le traitement des entretiens par LSA tend à corroborer les données ethnographiques précédentes. Ce logiciel permet de calculer un cosinus (donc compris entre -1 et +1) qui représente le degré de similarité entre deux contenus textuels, en comparant les textes à une base de données de référence²⁸. Si deux contenus sont caractérisés par une proximité de -1, alors ils sont très différents du point de vue sémantique. À l'inverse, deux contenus textuels caractérisés par une proximité de +1 sont très proches sémantiquement (ils traitent du même sujet). Nous avons « ciblé » les cent trois descripteurs évoqués précédemment, afin de calculer le degré de similarité entre chaque corpus d'entretiens (celui des parfumeurs, des sapeurs-pompiers, des fossoyeurs, etc.). Selon l'hypothèse à tester, les professionnels en contact avec des odeurs désagréables devraient utiliser un langage (des descripteurs) mettant davantage en valeur la durée de la sensation que les professionnels confrontés à des odeurs neutres ou agréables. Je résume les résultats – en sautant de nombreuses étapes intermédiaires – à l'aide du graphique suivant :

27. Tout au long de l'article, le texte entre guillemets restitue les descriptions d'odeurs faites par mes informateurs.

28. Constituée de 27 610 paragraphes correspondant à 1 466 553 mots, dont 67 369 mots différents. La base, supposée représenter au mieux l'ensemble des connaissances relatives au domaine étudié (la description des odeurs), a été constituée par Marcel Vuillaume, de l'UMR Bases, Corpus, Langage en collaboration avec David Tisserand (LPEQ).



Classification hiérarchique des corpus de professionnels (descripteurs « de durée »)

Ce graphique met en évidence une proximité entre plusieurs groupes de professionnels : pompiers, égoutiers, fossoyeurs, thanatopracteurs et employés de la morgue. Cette proximité indique qu'ils partagent une même caractéristique dans leurs discours, en regard de la liste des descripteurs de durée. Dans l'état actuel de la recherche, je ne suis pas en mesure d'identifier cette caractéristique commune, mais au vu des données ethnographiques – qu'il n'est bien entendu pas interdit d'utiliser pour éclairer les données statistiques – il n'est pas déraisonnable de supposer qu'il s'agit d'une utilisation plus marquée de descripteurs rendant compte, au sein de ces professions, de la perception partagée du caractère durable des odeurs désagréables.

En résumé, les odeurs des corps humains, vivants ou morts, semblent être perçues plus durablement que d'autres odeurs jugées agréables, comme le résumait bien mes informateurs, lorsqu'ils affirment que les mauvaises odeurs « marquent » ou « sentent longtemps ». Ceci est congruent avec ce que l'on sait de certaines émotions qui distordent notre perception du temps. Lors d'émotions négatives – ce qui est le cas dans la totalité des expériences olfactives que je viens d'évoquer – le rythme de production des images mentales se ralentit et le temps semble plus long. Notre conscience du temps, note Antonio Damasio, dépend fortement des circonstances²⁹. Notons toutefois que, dans le

29. A. Damasio, *op. cit.*, p. 113.

cas de l'olfaction, cette perception d'une plus longue durée a un côté paradoxal puisque, comme je l'ai signalé précédemment, le traitement des odeurs désagréables est plus rapide que celle des odeurs agréables.

« Il n'y a pas deux hommes, disait Condillac, qui, dans un temps donné, comptent un nombre égal d'instants³⁰. » Même si ce relativisme de la durée est incontestable, l'affirmation condillacienne doit être nuancée, si j'en juge d'après les premiers résultats de cette recherche sur la perception de la durée de la sensation olfactive. Pour une part, à la fois naturellement et culturellement contrainte, certaines des professions qui ont fait l'objet de cette enquête partagent cette perception et, à cette occasion, paraissent partager « un nombre égal d'instants ». Ce partage peut même exister par défaut. Un jour, un de mes informateurs, employé des pompes funèbres, m'a longuement parlé de l'odeur des enfants morts. Un enfant mort, a-t-il dit à quatre ou cinq reprises, « ne sent pas ». D'autres informateurs m'ont tenu des propos similaires, laissant supposer qu'un enfant ou une personne décédée très jeune sentait moins que des personnes plus âgées ou, même, sentait bon. Cela est inexact, bien sûr. Cette dénégation partagée d'une odeur qui, pourtant, est bien là, tout autant que le paradoxe que j'ai souligné ci-dessus, montrent les limites de tout réductionnisme qui s'attacherait à l'étude des seuls invariants biologiques de l'expérience olfactive, en écartant les variables non seulement psychologiques mais aussi contextuelles, écologiques³¹ ou, plus simplement, culturelles, puisqu'il est indubitable que nos représentations du corps humain obéissent pour une grande part à des intimités culturelles. Si nous voulons mieux comprendre les modalités du partage de la durée de la sensation – qui relèvent de ce que Simmel appelait « les fils délicats et invisibles qui se tissent d'homme à homme³² » –, nous avons sans nul doute intérêt à croiser plus systématiquement les données expérimentales (fournies en particulier par les neurosciences et les sciences cognitives) et les observations recueillies sur le terrain par les anthropologues, ceci aussi bien dans le domaine des « bonnes » que des « mauvaises » odeurs.

Résumé

Lorsque l'odeur des corps en décomposition est insupportable, certains fossoyeurs ou thanatopracteurs se mettent « en apnée ». Ils s'abstraient ainsi du temps de la sensation. Proust, inversement, s'expose narines et papilles ouvertes aux impressions gustato-olfactives laissées par la petite madeleine. Son projet est connu : retrouver le temps perdu de la sensation et tout son contexte émotionnel. Entre cette sensation et le temps, les liens sont serrés : toute sensation *dure*. Cette durée peut-elle être partagée, ce qui est une condition nécessaire pour qu'une expérience sensorielle puisse être qualifiée de sociale ou de culturelle ? Si elle l'est, selon quelles modalités ? Une hypothèse, banale, voit dans le langage l'intermédiaire par lequel sont focalisées culturellement les expériences sensorielles individuelles. L'article montre qu'on peut effectivement repérer parmi les descripteurs olfactifs utilisés dans le langage naturel des termes qui évoquent davantage que d'autres la durée de la sensation. Dès lors, on peut légitimement affirmer que quelque chose de cette durée est effectivement partagé par les individus qui vivent la même expérience sensorielle et qui en rendent compte par un même langage.

30. É. Bonnot de Condillac, *op. cit.*, IV, 18.

31. Sur la question de l'écologie des situations d'analyse des expériences sensorielles, voir I. Urdapilleta et D. Dubois (éd.), « Évaluation sensorielle et psychologie cognitive ».

32. G. Simmel, « Essai sur la sociologie des sens », p. 238.

Bibliographie

- BAMIOU Doris-Eva, MUSIEK Frank E. et LUXON Linda M., « The insula (Island of Reil) and its role in auditory processing », *Brain research reviews*, vol. 42, n° 2, mai 2003, p. 143-154.
- BENSAFI Moustafa *et al.*, « Réponses émotionnelles aux odeurs : aspects psychologiques et psychophysiologiques », dans Paugam-Moisy Hélène, Nyckees Vincent et Caron-Pargue Josiane (éd.), *La Cognition entre individu et société*, Paris, Lavoisier / Hermès science publications, 2001.
- BENSAFI Moustafa *et al.*, « Olfactomotor activity during imagery mimics that during perception », *Nature neuroscience*, vol. 6, n° 11, novembre 2003, p. 1142-1144.
- BRAND Gérard, MILLOT Jean-Louis et HENQUELL Danielle, « Complexity of olfactory lateralization processes revealed by functional imaging: a review », *Neuroscience and biobehavioral reviews*, vol. 25, n° 2, mars 2001, p. 159-166.
- BRAND Gérard et MILLOT Jean-Louis, « Sex differences in human olfaction: between evidence and enigma », *The Quarterly Journal of experimental psychology: section B*, vol. 54, n° 3, août 2001, p. 259-270.
- CANDAU Joël, *Mémoire et expériences olfactives. Anthropologie d'un savoir-faire sensoriel*, Paris, Presses universitaires de France, 2000.
- CANDAU Joël, « De la ténacité des souvenirs olfactifs », *La Recherche*, n° 344, juillet-août 2001, p. 58-62.
- CANDAU Joël, « El lenguaje natural de los olores y la hipótesis Sapir-Whorf », *Revista de antropología social*, n° 12, 2003, p. 243-259.
- CANDAU Joël, « Langage naturel des odeurs et cognition sociale », *Degrés*, vol. 31, n° 113, printemps 2003, p. d1-d14.
- CANDAU Joël, « The olfactory experience: constants and cultural variables », *Water science and technology*, vol. 49, n° 9, 2004, p. 11-17.
- CLAYTON Nicola S. *et al.*, « Prometheus to Proust: the case for behavioural criteria for "mental time travel" », *Trends in cognitive sciences*, vol. 7, n° 10, octobre 2003, p. 436-437.
- BONNOT DE CONDILLAC Étienne, *Traité des sensations*, Paris, Bure aîné, 1754.
- DAMASIO Antonio, « La conscience du temps », *Pour la science*, n° 302, décembre 2002, p. 110-113.
- HANDY Todd C., GAZZANIGA Michael S. et IVRY Richard B., « Cortical and subcortical contributions to the representation of temporal information », *Neuropsychologia*, vol. 41, n° 11, 2003, p. 1461-1473.
- HARRINGTON Deborah L., HAALAND Kathleen Y. et KNIGHT Robert T., « Cortical networks underlying mechanisms of time perception », *The Journal of neuroscience*, vol. 18, n° 3, 1^{er} février 1998, p. 1085-1095.

- KOSSLYN Stephen M., « Understanding the mind's eye... and nose », *Nature neuroscience*, vol. 6, n° 11, novembre 2003, p. 1124-1125.
- LIBET Benjamin, *Mind Time: the Temporal Factor in Consciousness*, Cambridge, Harvard University Press, 2005.
- MARZI Carlo A., « Two brains, one clock », *Trends in cognitive sciences*, vol. 8, n° 1, janvier 2004, p. 1-3.
- PAUGAM-MOISY Hélène, NYCKEES Vincent et CARON-PARGUE Josiane (éd.), *La Cognition entre individu et société*, Paris, Lavoisier / Hermès science publications, 2001.
- PAUSE Bettina M., « Human brain activity during the first second after odor presentation », dans Rouby Catherine *et al.* (éd.), *Olfaction, Taste and Cognition*, Cambridge / New York, Cambridge University Press, 2002, p. 309-323.
- PROUST Marcel, *À la recherche du temps perdu*, Paris, Robert Laffont, 1987.
- QUINE Willard Van Orman, *Le Mot et la Chose*, Paris, Flammarion, 1977.
- ROUBY Catherine *et al.* (éd.), *Olfaction, Taste and Cognition*, Cambridge / New York, Cambridge University Press, 2002.
- ROUBY Catherine et BENSAFI Moustafa, « Is there a hedonic dimension to odors ? », dans Rouby Catherine *et al.* (éd.), *Olfaction, Taste and Cognition*, Cambridge / New York, Cambridge University Press, 2002.
- SCHAAL Benoist, MARLIER Luc et SOUSSIGNAN Robert, « Human fetuses learn odours from their pregnant mother's diet », *Chemical senses*, vol. 25, n° 6, 2000, p. 729-737.
- SUDDENDORF Thomas et BUSBY Janie, « Mental time travel in animals ? », *Trends in cognitive sciences*, vol. 7, n° 9, septembre 2003, p. 391-396.
- SIMMEL Georg, « Essai sur la sociologie des sens », dans Simmel Georg, *Sociologie et épistémologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1981.
- URDAPILLETA Isabel et DUBOIS Danièle (éd.), « Évaluation sensorielle et psychologie cognitive », dossier *Psychologie française*, t. 48, n° 4, décembre 2003, 132 p.